

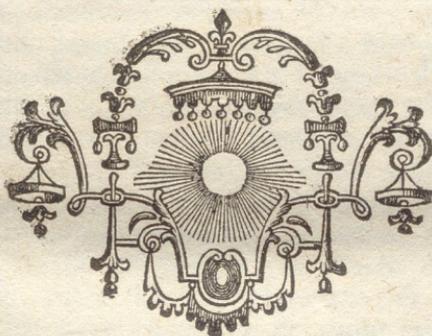


2

MEDÉE,

TRAGÉDIE.

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, Quay des
Augustins, à la Descente du Pont-
Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.

M E D E E
[vers.: Longepierre Reguine,
se: D. de]

Le prix de ce volume est



A PARIS,
Chez Pierre Ribou, Quay de
Neuf, à l'Image S. Louis.
Anglais, à la Droite de l'Im-
primerie.

M. DCC. LIII.
chez l'Imprimeur, & chez les



P R E F A C E.

IL y a peu d'Histoires aussi connües que celle de Medée, & de sujets de Tragedie aussi celebre que celui-ci. Euripide Pa traité parmi les Grecs. Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide, & Senèque parmi les Romains. Monsieur Corneille parmi nous. La Tragedie d'Euripide & celle de Senèque nous restent encore avec quelques vers des autres.

Je me suis laissé tenter après tant de grands Hommes à la beauté de ce sujet. Il m'a toujours paru que les deux grands ressorts de la Tragedie, la terreur & la pitié, s'y sont sentir vivement; & que Medée toute méchante & toute criminelle qu'elle est, étant aussi très-malheureuse & trahie par celui pour qui elle a tout fait & tout abandonné, est l'un des personnages du monde le plus propre à faire un grand effet sur la Scene. La simplicité même du sujet, quoi que du goût de peu de gens parmi nous,

a été un nouvel attrait pour moi. J'ai voulu tenter de donner au Public une Piece à peu près dans le goût des Anciens : c'est-à-dire, une Piece dans laquelle une action grande, tragique & merveilleuse, mais en même-tems très-simple, fût soutenue seulement par la noblesse des pensées, par la vivacité des mouvemens, & par la dignité de l'expression : C'est ainsi que ces grands Maîtres de l'art, sur les Ouvrages desquels l'art même & les regles ont été formez, ont constitué leurs Tragedies, & ont composé ces chef-d'œuvres merveilleux, qui ayant fait l'admiration de tous les siècles, font encore pleurer & fremir dans la simple lecture. Ces Genies sublimes se sentant assez de force pour soutenir un sujet par lui-même & par eux-mêmes, ont dédaigné d'avoir recours à un grand attirail d'incidens & d'Episodes; & ont rebuté les jeux de Théâtre, les petites surprises & ces autres agrémens frivoles, qui plaisent dans la Comedie; mais qui ne servent dans la Tragedie qu'à amortir & à éteindre le pathétique, qui en est l'ame. Ils auroient crû sortir du caractère du Poëme tragique, & blesser en quelque maniere

la raison, & les règles par consequent, s'ils s'étoient écartez de cette simplicité d'action. Que penseroient-ils donc s'ils entendoient dire à present qu'une Tragedie n'est pas Tragedie, ni dans les règles, parce qu'elle est simple? ils jugeroient sans doute que de pareils Critiques n'ont aucune idée de la Tragedie ni des règles; & qu'ils n'en connoissent que le nom.

On seroit très-fâché cependant, que ceux qui ne connoissent pas les Tragedies des Anciens par elles-mêmes, en voulussent juger par cette Piece qui leur est infiniment inferieure en tout. Pour ressembler à ces grands hommes, ce n'est pas assez de travailler dans leur goût & d'après eux; il faudroit encore avoir leur genie. Cette Piece donc peut fort bien être simple comme celles des Anciens sans être belle: mais en ce cas, c'est uniquement ma faute; & cela n'empêche pas que la veritable grandeur ne se trouve presque toujours jointe avec la simplicité.

Je ne répondrai point à toutes les Critiques qui se sont d'abord élevées contre cette Piece. Je crois qu'on doit toujours laisser au Public une liberté entière d'en juger, & qu'un ouvrage doit se dé-

fendre par lui-même. Peut-être que ceux à qui la grande simplicité d'action qui regne dans cette Piece, n'auroit pas entierment plû dans la representation, en seront moins blesez dans la lecture; & qu'ils trouveront que j'y ai suppléé autant qu'il m'a été possible, par le soin que j'ai pris de l'expression. J'ai toujours été persuadé que c'est ce qui anime & ce qui soutient le plus un ouvrage, lorsque n'étant pas dans la bouche des Auteurs qui lui donnoient en quelque maniere la vie, il est comme mort sur le papier. Aussi avec quel soin les Anciens, & en particulier les Tragiques Grecs ne s'y sont-ils pas attachez? Il seroit trop long de parler ici de la sublimité, de la force, de la richesse, de l'harmonie, de la vivacité de leurs expressions; de ces tours si naturels en apparence, & pleins en effet d'un si grand art; de ces hardiesses nobles & heureuses, où ne s'éleva jamais un mediocre genie; de ces belles Epithetes qui rassemblant en un seul mot plusieurs idées, leur donnent plus de force en les offrant ainsi en racourci; & qui par leurs peintures vives & nobles, font le charme de la Poësie qu'elles animent & qu'elles enrichissent. Je dirai

seulement pour donner quelque idée du soin que ces grands hommes ont pris de l'expression, qu'ils s'y sont attachez, jusqu'à n'employer presque que des mots consacrez à la Poësie & inconnus à la Prose; & que quand même on renverseroit la structure & l'arrangement de leurs vers, on ne laisseroit pas d'y sentir encore la Poësie la plus magnifique & la plus élevée.

Je ne sçaurois cependant m'empêcher de répondre à une des objections qu'on m'a faites. On m'a accusé d'avoir pris plusieurs pensées dans Monsieur Corneille. Mais pour me rendre justice, on devoit avoir dit que Monsieur Corneille ayant pris plusieurs pensées dans Seneque, j'ai crû pouvoir aussi puiser dans la même source & y en prendre quelques-unes. Voilà la verité; & je défie qu'on puisse citer un endroit de cette Piece qui paroisse emprunté de Monsieur Corneille, & qui ne soit pas de Seneque. J'ai crû qu'il ne m'étoit pas défendu de suivre ce Poëte Latin, & de m'enrichir de ses beautez & de ses pensées, à l'exemple de Monsieur Corneille lui-même. Si ceux qui ont quelque discernement & quelque goût pour ces sortes de choses, se don-

nent la peine de comparer avec l'Original les endroits que la Medée de Monsieur Corneille & celle-ci ont de communs ; ils connoîtront aisément , que ce que j'ai traduit ou imité , n'est point une copie de copie , mais que j'ai travaillé d'après l'Original.

Personne n'est plus admirateur que moi du mérite de Monsieur Corneille : Personne n'a plus de veneration & d'estime pour un si grand homme : & cette veneration jointe au grand nom qu'il s'est acquis si justement , m'auroit peut-être empêché de traiter un sujet déjà traité par lui , si je n'avois considéré que dans sa Medée , comme il le reconnoît lui-même , ce grand genie qui s'est fait admirer depuis , ne s'étoit pas encore entièrement développé , quoi qu'à travers les nuages qui le couvrent , il ne laisse pas de faire briller déjà des étincelles de ce beau feu , qui achevant bientôt après de dissiper tout ce qui lui faisoit ombre , a produit le Cid , Polieucte , Cinna , & les Horaces. J'ai même traité ce sujet si différemment de lui , que hors le fond de la fable qui ne sçauroit n'être pas le même , & ce que nous a fourni Senèque ; je ne croi pas que le même sujet puisse

P R E F A C E. IX

être traité plus diversement. Aussi j'espère que tous les gens desintéressés me rendront la justice de croire, que quand Monsieur Corneille n'auroit jamais fait sa Medée, je n'en aurois pas moins fait celle-ci, avec le secours d'Euripide & de Senèque qui ont été mes seuls & véritables guides.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE France & de Navarre: A nos amez & feux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il fouhaiteroit faire imprimer *Les Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*: mais comme il ne le peut faire réimprimer, sans s'engager à de très-grands frais, il Nous a tres-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de Privileges, tant pour la réimpression de cet Ouvrage, que pour celles de plusieurs autres. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Ribou, & engager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre, à son exemple, des Editions, dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & belles Lettres, qui fleurissent dans nôtre Royaume, ainsi qu'à soutenir la reputation de la Librairie & Imprimerie, qui y ont été jusqu'à présent cultivées avec tant de succès; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ribou, de faire réimprimer lesdits *Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*, & aussi de faire réimprimer la nouvelle & parfaite Grammaire Française du Pere Chifflet, le Théâtre François, ou Recueil des meilleures Pieces de Théâtre & Poësies des anciens Auteurs, & notamment des Sieurs de la Fosse, d'Auteroche, de Pradon, de Poisson, de Boursault, de Quinault, de la Grange, de Dancourt, & de Baron, le Jeu de l'Homme, augmenté des décisions nouvelles sur les difficultez & incidens de ce Jeu, en telle forme, marge, caractère, en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, conjointement, ou separément, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire lesdits Livres en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers

Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers au-
dit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts; à
la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au
long sur le Registre de la Communauté des Libraires
& Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'i-
celles; que l'impression desdits Livres sera faite dans nô-
tre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux
caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie;
& qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux
Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans
celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre
tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur
Phelypeaux, Comte de Ponchartrain, Commandeur de nos
Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: du con-
tenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire
jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & pai-
siblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble
ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presen-
tes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin
desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, &
qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux
Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'O-
riginal. Commandons au premier nôtre Huissier ou Ser-
gent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis
& necessaires, sans demander autre permission, & nonob-
stant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres
à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à
Versailles le douzième jour d'Avril, l'an de grace mil sept
cents dix, & de nôtre Regne le soixante-septième. Signé
par le Roy en son Conseil, FOUQUET, & scellé du grand
Sceau de cire jaune.

Registré sur le Registre, n. 3. de la Communauté des Li-
braires & Imprimeurs de Paris, page 42. n. 42. conformé-
ment aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Août
1703. A Paris le 31. Juillet 1710.

Signé, DELAUNAY, Syndic.

MEMBRE



ACTEURS.

MEDE'E, Fille d'Æete, Roy de la Colchide, & femme de Jason.

JASON, Prince de Theſſalie.

CREON, Roy de Corinthe.

CREUSE, Fille de Créon.

Les ENFANS de Medée.

RHODOPE, Confidente de Medée.

IPHITE, Confident de Jason.

CYDIPPE, Confidente de Créuſe.

SUITE DE CREON. |

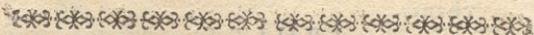
La Scene eſt à Corinthe, dans le Palais de Creon.

MEDE'E,



MEDÉE,

TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASON, IPHITÈ.

JASON.



E sçais ce que je dois à l'amour
de Médée.

Cesse, Iphite, à mes yeux d'en
retracer l'idée.

Ce qu'elle a fait pour moi, dans
la Grèce, à Colchos,

Ne traverse que trop ma joye & mon repos.
Mais du Sort, de l'Amour, la fatale puissance

A



M E D E E ,

Fait taire mes remords & ma reconnoissance ;
 Et de ces deux Tyrans les violentes loix ,
 Ne laissent ni l'amour , ni la haine à mon choix.
 Oûi, de leur joug pressant l'invincible contrain-
 te ,
 Fixe enfin mes destins & mes vœux à Corin-
 the.

En vain Medée en proye à ses transports jaloux,
 Se livre à la douleur , s'abandonne au courroux.
 Je la plains ; mais , Ami ; j'adore la Princesse ;
 Du destin de Jason souveraine Maistresse.
 Elle asservit mon ame à son pouvoir vainqueur :
 L'éclat de ses beaux yeux triomphe de mon
 cœur ;
 Et ce cœur embrazé d'une ardeur violente ,
 Ne sçauroit s'affanchir du charme qui l'en-
 chante.

I P H I T E .

De ce nouvel amour la trompeuse douceur ,
 Seduit vôtre raison par son appas flateur.
 Vôtre ame toute entiere avidement s'y livre :
 Mais si fuyant , Seigneur , le plaisir qui l'en-
 yvre ,
 Vous vouliez repousser un dangereux poison ;
 Si vous daigniez encor consulter la raison ,
 Vous banniriez bientôt Creüse de vôtre ame :
 Et vous étoufferiez une suneeste flâme.

J A S O N .

Non , la raison ici d'accord avec mon cœur ,
 Autorise ma flâme & soutient mon ardeur.
 Exilez , fugitifs , le trépas de Pelie
 Souleve contre nous toute la Thessalie.
 Ce Tyran , de mon thrône injuste usurpateur ,
 De ses crimes enfin a lavé la noirceur.
 Tu sçais comme Medée ardente à la van-
 geance ,
 Sur le flateur appas d'une vaine esperance ,
 De ses propres Enfans en a fait ses bourreaux.

TRAGEDIE.

3

Ses Filles à l'envi le mirent par morceaux ;
Et leur crédule Amour armant leur bras timi-
de ,

Commit par pieté cet affreux parricide.
Son fils Acaste armant pour vanger son trépas,
J'obéis au Destin, je quittai ses Etats ;
Et Creon seul osant plaindre nôtre disgrâce ,
Lorsque d'un fier Tyran la haine nous menace ,
M'a reçu dans son sein, moi , Medée & mes
Fils ,

D'une triste maison infortuné débris.
Seul il pouvoit me tendre une main salutaire ;
Et le Ciel de mon sort le rend dépositaire.
En vain je chercherois en de nouveaux climats ,
L'azile & le repos qu'il m'offre en ses Etats.
Pour moi son amour brille & son estime éclat-
te.

Il me regarde en pere ; il m'applaudit , me flatte.
Cependant trop instruit par mes malheurs di-
vers ,
Toujours du Sort jaloux je crains quelque re-
vers.

Mon Ennemi demande & Medée , & ma tête :
Irrité d'un refus à la guerre il s'apprête.
Creon m'aime, il est vrai ; Creon est genereux.
Mais on porte à regret le poids des malheureux :
Quelque noble panchant qui pousse à les dé-
fendre ,

Iphite, on craint de voir ses Etats mis en ce-
dre ,

Ses Peuples asservis , & son thrône ébranlé.
Souvent même Creon flotte & paroît troublé.
D'ailleurs trop prevenu d'une haine secrète ,
A Medée à regret il donne une retraite ;
Et contr'elle avec peine il retient un courroux ,
Qui pourroit retomber jusques sur son Epoux.
Je dois donc , profitant d'un rayon favorable ,
M'assurer en Creon un appui ferme & stable ,

A ij

Et l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prevenir & fixer l'inconstance du sort.

Pour sa Fille avec joye il voit briller ma flâme ;
Elle règle ses vœux & pour tout sur son ame
Creüse seule enfin peut m'assurer Creon.

Hé-bien ! l'Amour , Iphite, aveugle-t-il Jason ?

I P H I T E .

C'est ainsi que l'Amour trop fertile en excuses ,
Aveugle par son charme & séduit par ses ruses.
Même en nous égarant , il feint de nous guider.

De ses pièges flatteurs songez à vous garder,
Hé quoi ! d'une autre amour vôtre ame possédée ,

Trahira les bienfaits & l'espoir de Medée ?
Ni les droits de l'hymen , ni sa fidelle ardeur . . .

J A S O N .

Qu'un tel secours est foible & défend mal un cœur ,

Iphite. Ah ! quand l'Amour regne avec violence ,

Que peut la foible voix de la Reconnoissance ?
Il est vrai que Medée a tout osé pour moi.

Je m'accuse & rongis de ce que je lui doi.

Mais transporté d'amour en voyant ce que j'aime ,

J'oublie & mon devoir , & Medée , & moi-même.

Je m'enivre à longs traits d'un aimable poison
L'amour devient alors ma suprême raison ,

Et d'un feu violent l'imperieuse flâme ,

Etouffe tout le reste & triomphe en mon ame.

Je sens , je sens alors , que mon trépas certain ,

Les bontez de Creon , le courroux du Destin ,

M'arrêtent moins ici que ne fait la Princesse ;

Qu'animé du beau feu qui m'échauffe & me presse ,

Je mourrois , s'il falloit m'éloigner de ses yeux ;

TRAGÉDIE. 5

Et qu'enfin leur éclat m'enchanté dans ces lieux.
Ces beaux yeux plus puissans que Médée & ses
charmes,

Si-tôt que je les vis, m'arracherent les armes.
Et quel cœur soutiendrait leurs feux éblouif-
sans,

Leur éclat dangereux, leurs regards languissans ?
Cette jeune pudeur sur son visage peinte,
Et sur son front serein cette noblesse emprein-
te;

Cette douce fierté, cette aimable langueur ;
Un je ne sçai quel charme innocent & flateur ;
Ce souris dont l'appas reveille la tendresse,
Et ce maintien auguste, & cet air de Déesse :
Enfin en la voyant, éblouï, transporté,
Je crus voir, & je vis une Divinité.

IPHITE.

Mais quels sont vos projets ? que pouvez-vous
prétendre ?

JASON.

D'écouter ma tendresse, & de tout entreprendre.
L'amour se flate, Iphite, & se croit tout per-
mis.

Que n'ose point un cœur à son pouvoir soumis ?
Le Roi me veut pour gendre ; & ma belle Prin-
cesse,

Semble favoriser mes soins & ma tendresse :
Il offre la couronne & Créüse à mes vœux ;
M'opposerois-je au sort qui veut me rendre
heureux ?

Je ne puis résister à ces douces amorces :
Et n'ai point oublié comme on fait les divor-
ces.

N'abandonnai-je pas Hypsipile à Lemnos,
Pour chercher la Toison, & voler à Colchos ?
Et cependant, Ami, cette grande conquête,
Valoit-elle le prix qu'ici l'Amour m'apprête ?

A iij

MÉDÉE,
IPHITE.

Dieux ! que fera Médée, & quel affreux courroux

Ne l'enflâmera point contre un parjure Epoux ?
Si vous l'abandonnez, redoutez sa vengeance.
Vous sçavez de son art jusqu'où va la puissance.
La nature est soumise à ses commandemens.
Elle trouble le Ciel, l'Enfer, les Elemens ;
Elle arrête à son gré les Astres dans leur course.

Les torrens les plus fiers remontent vers leur source.

La Lune sort du Ciel ; les Manes des tombeaux.
Elle lance sa foudre & change en sang les eaux.
Vous sçavez

J A S O N.

Je le sçais. Cesse de me le dire.
Mais de l'Amour aussi je sçais quel est l'empire.
Plus puissant que son art, plus fort que son courroux,
De Médée en fureur il suspendra les coups.
Elle m'aime, il suffit ; & sa tendresse extrême
Parlera puissamment pour un ingrat qu'elle aime.

Je sçaurai la fléchir ; je sçaurai l'appaiser.
Mais à tout son courroux dûssai-je m'exposer,
Je n'écoute & ne suis que l'ardeur qui me presse.

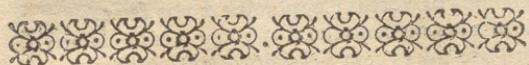
I P H I T E.

De grace examinez . . .

J A S O N.

Ah ! je vois ma Princesse.
Considère à loisir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite, & ne l'adorer pas ?
Rien n'est à redouter, à fuir, que sa colere.





SCÈNE II.

JASON, CRÉUSE, IPHITE,
CYDIPPE.

CRÉUSE.

JE croyois en ces lieux trouver le Roi mon
Pere.
On vient de m'assurer qu'il vous cherche, Sei-
gneur.

JASON.

Je n'ai point vû le Roi, Madame; mais mon
cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus
tendre,
Ne pourra-t-il jamais meriter & prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque
jour?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour?
Jamais, vous le sçavez, ardeur si violente
Ne regna dans un cœur & n'en fût triomphante.
Tout le jure à vos yeux; soins, vœux, empref-
semens,
Mes remords immolez, mes transports, mes
sermens;
Et mes tendres respects, & mes ardens hom-
mages,
Vous sont de cet amour d'inviolables gages.
Je sens un feu si vif s'accroître à chaque pas.
Madame, a tant d'amour vous ne répondez pas?

CRÉUSE.

Hé! le puis-je, Seigneur? une jeune Princesse
Ne doit qu'à son Epoux déclarer sa tendresse.
Il est vrai que le Roi, qui doit regler mes vœux,

Estime vos vertus, applaudit à vos feux.
 Il m'a même ordonné d'écouter votre flâme ;
 Si j'ose après cela vous découvrir mon ame,
 J'estime ainsi que lui cet illustre Jason,
 Qui sarmona Neprune & conquit la Toison ;
 De la gloire amoureux, prodigue de sa vie,
 L'ornement de la Grece, & l'effroi de l'Asie,
 Le Chef de nos Guerriers, la fleur de nos He-
 ros,

Dont le nom est vanté de Corinthe à Colchos.
 Peut-être un doux panchant m'entraîneroit sans
 peine;

Mais un fatal obstacle & m'arrête & me gêne.
 Medée est votre Epouse, & des nœuds si puis-
 sans

Mettent un frein trop juste à mes vœux inno-
 cens.

Pourrois-je à ce panchant abandonner mon ame,
 Tandis qu'un autre hymen vous attache...

J A S O N.

Ah ! Madame,
 Cessez, cessez de craindre un hymen odieux,
 Condamné par les Grecs, reprouvé par les
 Dieux.

Dés demain, dès ce jour faut-il briser ses chaî-
 nes ?

C R E U S E.

Mais qui m'assurera qu'insensible à ses peines,
 Vous puissiez soutenir sa vûë & sa douleur,
 Sans lui rendre bien-tôt vos vœux & votre
 cœur ?

Je crains un long panchant ; sa tendresse, ses
 larmes ;

Je redoute ses yeux, je redoute ses charmes :
 Son art est au-dessus de tout l'effort humain,
 Seigneur, & de votre ame elle fait le chemin.
 Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'en-
 tendre,

TRAGEDIE. 9

Je crains tout d'un amour & si long & si tendre.
Je crains

J A S O N.

Ah! dissipez une indigne frayeur.
Quel outrage! ainsi donc jugez-vous de mon
cœur?
Connoissez mieux ce cœur, Madame, & ma ten-
dresse.

Rien ne peut m'enlever à ma belle Princesse.
Je défie à la fois les Mortels & les Dieux:
Et tout l'art de Medée, & l'Enfer & les Cieux.
Si sa presence ici vous allarme & vous blesse,
Il faut vous délivrer du soupçon qui vous
presse.

Un veritable amour éclate avec plaisir.
Commandez seulement; je suis prêt d'obéir.
Je donnerois mon sang; j'immolerois ma vie.
Trop heureux que pour vous le sort me l'eût
ravié.

CR E U S E.

J'entens le Roi, Seigneur. Il paroît à vos yeux.



SCENE III.

J A S O N, CR E U S E,
CR E O N, fuite.

CR E O N.

J E vous cherchois, Seigneur. Sçavez-vous
qu'en ces lieux
Un nouvel Envoyé du Roi de Thessalie,
Vient demander raison du meurtre de Pelie?

10 M E D E E,
De mes refus Acaste offensé justement,
Veut bien suspendre encor son fier ressentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je liyrę en ce jour Medée à sa vengeance,
Ou qu'au moins la chassant du sein de mes
Etats,
Je refuse un azile à ses assassins.
Il me presse...

J A S O N.
Ah! Seigneur, vōtre cœur magnanime
Pourroit-il lui livrer une triste victime?
Pourroit-il...

C R E O N.
En faveur de vos Fils & de vous,
Je ne veux point livrer Medée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes,
Mes Sujets innocens deviennent les victimes,
Et que d'une Etrangere appuyant les forfaits,
De mes heureux Etats je trouble ainsi la paix?
Non, il faut qu'elle parte, & qu'une prompte
fuite
Nous délivre des maux qu'elle traîne à se
suite.
Je le veux. Cet exil est nécessaire à tous;
Pour Acaste, pour moi, pour ma Fille, pour
vous;
Pour Medec elle-même. Il faut purger Corin-
the,
De ce funeste objet qui la glace de crainte.
Il faut nous épargner ses cris & sa fureur.
Je hais jusqu'à sa vūę; elle me fait horreur.
Des songes effrayans, des presages sinistres,
Des redoutables Dieux les augustes Ministres,
M'annoncent de leur part le plus affreux mal-
heur,
Si je ne l'abandonne à leur courroux vangeur.

TRAGEDIE.

11

Rompéz avec éclat le charme qui vous lie :
Expiez un hymen qui tache votre vie.
Allez & trop long-tems , les liens mal tissus ,
Ternissent votre gloire , & souillent vos vertus.

Allez & trop long-tems avec douleur la Grece ;
Voir gemir sous le joug de cette Enchanteresse
Le plus grand des Heros qu'elle conçût jamais.

Separéz vos vertus d'elle & de ses forfaits.
Justifiez ainsi l'appui que je vous donne.
Possédez à ce prix ma fille & ma couronne.
Je veux que dès demain l'Astre brillant du jour,
Ait vû partir Medée en commençant son tour ;
Et que Corinthe ainsi n'étant plus prophannée ,
Il se prête avec joye à ce doux hymenée.

J A S O N.

Je cede à vos raisons , j'obéis. Mais Seigneur ,
Daignez par vos bontez adoucir son malheur
Par tout ce qui pourra rendre son sort moins rude.

Consôlez ses ennuis ; fitez sa solitude.

C R E O N.

Quoi qu'elle ait merité des maux plus rigoureux ,

Je consens à remplir vos desirs genereux ;
Et pour micux adoucir son déplaisir extrême ,
Je veux à cet exil la preparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen , ce départ.

Qu'au bonheur de leurs Rois nos Sujets prennent part.

Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La source de sa joye & la fin de sa crainte.
Que des chants d'hymenée & d'aimables concerts ,

Commencent cette Fête & remplissent les airs.
Que du Dieu de l'hymen les feux sacrez s'allument ;

12 M E D E E,
Qu'on pare les Autels & que les Temples fu-
ment.
Jason trouve une Epouse enfin digne de lui.
Daignent les justes Dieux m'exauçant aujour-
d'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande jour-
née,
Et la rendre à jamais celebre & fortunée!

Fin du premier Acte.



ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE seule.



O suis-je , malheureuse ? où por-
tai-je mes pas ?

Qu'ai-je vû ? qu'ai-je oüi ? je ne me
connois pas.

Furieuse je cours ; & doute si je
veille.

Quel bruit , quels chants d'hymen ont frappé
mon oreille ?

Corinthe retentit de cris & de concerts.

Ses Autels sont parez ; ses Temples sont ouverts.

Tout à l'envie prepare une odieuse pompe.

Tout vante ma Rivale , & l'Ingrat qui me trompe.

Jafon , il est donc vrai , jusques-là me trahit !

Jafon honteusement me chasse de son lit !

Il m'ôte tout espoir ! Epouse infortunée !

Que dis-je , Epouse ! hélas ! pour nous plus d'hy-
menée ;

L'Ingrat en rompt les nœuds. Dieux justes , Dieux
vangeurs ,

De la foi conjugale augustes Protecteurs ,



Garants de ses sermens, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait & vangez nos injures.
Toi sur tout, ô Soleil, j'implore ton secours !
Toi qui donnas naissance à l'Auteur de mes jours ;
Tu vois du haut des Cieux l'affront qu'on me
destine !

Et Corinthe jouït de ta clarté divine !
Retourne sur tes pas & dans l'obscurité
Plonge tout l'Univers privé de ta clarté.
Ou plutôt, donne-moi tes chevaux à conduire.
En poudre dans ces lieux je sçaurai tout reduire.
Je tomberai sur l'Isthme avec ton char brûlant.
J'abîmerai Corinthe & son peuple insolent.
J'écraserai ses Rois ; & ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe separe.

Mais où vont mes transports ! est-ce donc dans
les Cieux,

Que j'espere trouver du secours & des Dieux ?
Deitez de Medée, affreuses Eumenides,
Venez laver ma honte & me servir de guides.
Armons-nous. De nôtre art déploïons la noir-
ceur.

Que toute pitié meure & s'éteigne en mon cœur ;
Que de sang alteré, que de meurtres avide
A l'Isthme il fasse voir ce qu'a vû la Colchide.
Que dis-je ! De bien loin surpassons ces forfaits.
De ma tendre jeunesse ils furent les essais.
J'étois & foible & simple, & de plus innocente.
L'amour seul animoit ma main encor tremblan-
te.

La haine avec l'amour, le courroux, la douleur ;
M'embrasent à present d'une juste fureur.

Que n'enfantera point cette fureur barbare ?
Le crime nous unit ; il faut qu'il nous separe.



SCÈNE II.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

HE bien ! tu vois le prix que me gardoit
 Jason.
 L'Ingrat couronne enfin sa noire trahison.
 Il épouse Créüse ; & la pompe s'apprête
 Tout m'annonce ma mort. Mais quand cette
 Fête ?

RHODOPE.

Madame , cet hymen se celebre demain.

MÉDÉE.

Demain ! le tems est court & le terme prochain.
 Il faut en profiter.

RHODOPE.

Quel funeste hymenée !
 Hélas ! à quels malheurs êtes vous condam-
 née.

MÉDÉE,

Ah ! rien n'est comparable aux horreurs de mon
 sort.

Rhodope , qui l'eût crû ? Jason jure ma mort.
 Au plus honteux destin son mepris ma ravale.
 Il m'attache en Esclave au char de ma Rivale.
 J'ai tout osé pour lui ; pour lui j'ai tout quit-
 té,

Pays , throné , parens , gloire , félicité.

B ij

Il me écoute, l'ingrat ! jusqu'à mon innocence.

Je n'ai voulu que lui. Cruelle récompense !
Pour prix de cet amour qui n'a voulu que lui,
Il me laisse sans rang, sans honneur, sans ap-
pui,

Sous un Ciel étranger, criminelle, accablée,
Proscrite, fugitive, odieuse, exilée ;
Et seule à la merci d'un monde d'ennemis,
Que m'ont fait les forfaits que pour lui j'ai com-
mis.

R H O D O P E.

Trop indigne de vous après sa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure.
D'un généreux orgueil vous armant en ce
jour . . .

M E D E E.

Hé ! puis-je triompher de mon fatal amour ?
Malheureuse ! tout cède à mon art redouta-
ble.

La nature se trouble à ma voix formidable.
Tout tremble, tout fléchit sous mon pouvoir
vainqueur ;

Et je ne puis bannir un Ingrat de mon cœur.
L'Amour brave ma force, & méprise mes char-
mes ;

Il rit de ma fureur & m'arrache des larmes.
Pour un Perfide encore il trouble ma raison.
J'aime ; que dis-je, aimer ? j'adore encor Ja-
son.

Pour lui je trahirois encor Pere & Patrie ;
Pour lui j'immolerois mon repos & ma vie.
D'un tyrannique amour trop barbare rigueur,
Cesse pour un Ingrat de déchirer mon cœur.

R H O D O P E.

En ce funeste état que vous êtes à plaindre !

TRAGÉDIE. 17

M E D E E.

Il est vrai, je le suis; mais plus encore à craindre.

On n'offensa jamais Médée impunément:
Mais, que dit ma Rivale, & que fait son Amant.

R H O D O P E.

Ah! Madame, il soupire aux pieds de la Princesse!

Et n'est plus occupé que du feu qui le presse.

M E D E E.

Ton sang va me vanger, lâche & perfide Epoux!
Tu mourras... quelle horreur vient glacer mon courroux?

Et depuis quand Médée est elle si timide?
Son cœur n'est-il hardi que pour un parricide?
Après tant d'innocens immolez sans remords,
Je respecte un Ingrat digne de mille morts.
Ah! qu'il meure. Où m'emporte une jalouse rage?

Qu'il meure! ce Héros, ton amour, ton ouvrage;

Le fruit de tant de soins, de perils, d'attentats,
L'objet de tant de vœux... non il ne mourra pas.

Quelque juste fureur dont je sois possédée,
Qu'il vive, & s'il se peut, qu'il vive pour Médée;

Où, si de mon bonheur le Destin est jaloux,
Qu'il vive, s'il le faut pour d'autres que pour nous.

C'est Creon, qui le force à l'hymen qui m'accable;

Creon mérite seul mon courroux implacable,
Lui, qui de son pouvoir enivré follement,
Me ravit mon Epoux, m'arrache mon Amant,
Fait regner en Tyran le crime & le divorce;
Et ne connoît de droits que l'injure & la force.

[B üj



Qu'il perisse & sa Race. Accablons son orgueil,
Mettons son insolence & sa gloire au cercueil.

R H O D O P E .

Ah! moderez, de grace, une douleur si forte,
Etouffez, ou cachez l'ardeur qui vous emporte.
J'entens du bruit. On vient. Domptez ce fier
courroux,

Madame ; c'est Creon qui s'avance vers vous.



S C E N E III.

M E D E E , C R E O N ,
R H O D O P E , suite.

C R E O N .

JAfon avec ma fille unit sa destinée.
Vous entendez déjà chanter leur hymenée,
Madame ; à ce divorce il faut vous préparer.
De Jason & de nous il faut vous separer.
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir vôtre infor-
tune ;
Fuyez ces lieux ; fuyez une pompe importune ;
Obéissez au sort, & quittant mes Etats,
Cherchez un sûr azile en de nouveaux climats.
Acaste le demande, & Corinthe m'en presse :
A ce prix entre nous la guerre affreuse cesse.
Vôtre exil est le sceau d'une éternelle paix.
En vain m'opposerois-je aux vœux de mes Su-
jets.
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime.
Malgré tout mon pouvoir vous seriez leur vic-
time.

TRAGÉDIE. 19

Quel joug ne brise point un Peuple audacieux ?
 Quel frein arrêteroit ce Monstre furieux ?
 A ses cruels transports dérobez votre tête,
 Et par un prompt exil prevenez la tempête.
 Le sort, la paix, vos jours, tout semble y conf-
 pirer.

J'ai voulu vous l'apprendre & vous y préparer.
 M E D E E.

Qu'à ces rares bontez j'ai de graces à rendre !
 Vous m'ôtez mon Epoux, vous le prenez pour
 gendre ;

Vous me chassez enfin. Dites-moi seulement
 Quel attentat m'attire un si doux traitement ?

C R E O N.

Quoi, Medée est surprise & demande ses cri-
 mes !

M E D E E.

A-t-on pour m'opprimer quelques droits legi-
 times ?

Un Tyran par la force agit dans ses Etats ;
 Un Roi juste ou coupable apprend ses attentats.
 Parlez donc ; ou du moins forcez-vous à m'en-
 tendre,

Si jusqu'à m'accuser vous ne daignez descendre,
 J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir :
 Voici les miens, Creon. Vous n'avez qu'à choi-
 sir.

J'ai sauvé ces Heros que vous vantez sans cesse,
 Le plus pur sang des Dieux, & la fleur de la
 Grece.

Sans moi, pour conquerir la superbe Toison,
 Qu'auroient pû ces Heros, & ce fameux Jason ?
 Leur bouche a-t-elle osé m'en dérober la gloire ?
 S'ils vous l'ont déguisée, apprenez-en l'histoire.

Dans une forêt sombre un Dragon furieux,
 Conservoit du Dieu Mars le dépôt précieux.
 Ses yeux étincelloient d'une affreuse lumiere ;

Jamais le doux sommeil ne charma leur pau-
piere ;

Et veillant nuit & jour , ses terribles regards
Portoient l'effroi , l'horreur , la mort de tou-
tes parts.

Farouches défenseurs de la forêt sacrée ,
Deux Taureaux menaçans en occupoient l'en-
trée.

Il falloit mettre au joug ces Taureaux indomp-
tez.

Des fureurs de Vulcain Ministre redoutez ,
Ils vomissoient au loin une brûlante haleine ,
Et de torrens de flâme ils inondoient la plaine.
Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux sillons ;
Voir des dents d'un serpent naître des batail-
lons ;

Et vaincre ces soldats enfantez par la Terre ,
Qui tous ne respiroient que le sang & la guerre.
Parmi tant de perils , quel Dieu , sans mon se-
cours ,

De vos tristes Heros eût conservé les jours ?
Sur le Destin jaloux j'emportai la victoire :
J'empêchai leur trépas ; je les couvris de gloire ;
Et leur sacrifiai , remords , crainte , pudeur ;
Mon Pere , mon Païs , ma gloire , mon bonheur.
Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute recom-
pense.

Vous jouïssiez du reste , & par mon assistance.
Pour les avoir sauvez , je ne demandé rien.
Je vous les laissé tous. Mais laissez-moi mon
bien.

C R E O N .

Ainsi donc , à l'ouïr , Medée est innocente.
On devroit consacrer sa vertu bienfaisante.
La Grece . . .

M E D E E .

Me doit tout , & ne sçauroit jamais
D'un assez digne prix couronner mes bienfaits.

TRAGÉDIE. 21

Toutefois que sert-il d'affecter un faux zèle?
J'ai tout fait pour Jason, & n'ai rien pour
elle.

Il me coûte assez cher l'Ingrat! pour être à
moi.

Si l'on veut m'exiler & me manquer de foi,
De quel droit osez-vous séparer nos fortunes?
Même sort nous est dû; nos causes sont com-
munes.

CREON.

Ah! de grace avec vous ne le confondez pas,
Jason est innocent de tous vos attentats.

MEDÉE.

Non, il est criminel ce Héros magnanime.
En tirer tout le fruit, c'est commettre le crime.
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenser...

CREON.

Ma patience enfin commence à se lasser,
Et pourroit...

MEDÉE.

Ah! Tyran, la mienne est déjà lassée.
Va, je ne veux de toi ni clemence ni grace.
Ordonne mon exil, ravis-moi mon Epoux?
Tu le peux; mais Tyran, redoute mon cour-
roux.
Crains...

CREON.

Ah! c'est trop long-tems contraindre ma
colere.
Va, fors de mes Etats, fors barbare Etrangere.
Abandonne Corinthe, & cours en d'autres lieux,
Porter tes attentats & le courroux des Dieux.
D'un monstre tel que toi délivre mon Empire,
Cesse d'infecter l'air qu'en ces lieux on respire;
De ton horrible aspect ne souille plus mes yeux;
Et n'empoisonne plus la lumiere des Cieux.
Va semer à Colchos l'horreur & l'épouvante:
Vas y hâter des Dieux la justice trop lente.

Demain dès que l'Aurore allumera le jour,
 Précipite tes pas ; fuis loin , fuis sans retour ;
 Ou contentant les Dieux las de tes injustices ,
 Tu periras , barbare , au milieu des supplices.
 Tu peux choisir. Adieu.



S C E N E I V.

M E D E E , R H O D O P E .

M E D E E .

TYran , n'en doute pas ;
 Mon choix est fait. Demain je sors de tes
 Etats.
 Mais , malgré ton orgueil , je veux fuir avec
 gloire ;
 Et forçant l'avenir d'en garder la memoire ,
 Je veux lancer la foudre avant que de partir ,
 Et voir Corinthe en cendre avant que d'en sor-
 tir.
 Mais Rhodope , l'ingrat que j'aime & qui m'of-
 fense ,
 A-t-il pu consentir . . .

R H O D O P E .

Je le voi qui s'avance . .

M E D E E .

O Toi , qui vois mon trouble & causes ma dou-
 leur ,
 Amour , daigne amollir l'ingrat en ma faveur ;
 Remets-le dans mes fers ; efface son injure ;
 Rends-moi , Dieu tout puissant , le cœur de ce
 parjure :

TRAGÉDIE. 23

Tout mon art n'y peut rien : seul tu peux le
fléchir.
Prête un charme à mes pleurs qui puisse l'attendrir.



SCÈNE V.

MÉDÉE, JASON.
RHODOPE.

MÉDÉE.

Enfin, ç'en est donc fait ; mon Epoux m'abandonne.

Il consent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.

L'exil, vous le sçavez, n'est pas nouveau pour moi.

J'ai sçu pour vous, Jason, m'en imposer la loi.
Sa cause est ce qui fait ma peine & ma disgrâce ;
Je fuyois pour Jason, & c'est lui qui me chasse.
N'importe ; obéïssons aux loix de mon Epoux.
Partons, puisqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous ?

Reverrai-je Colchos ? irai-je en Thessalie,
Implorer les bontez des filles de Pelie ?

Trai-je sur le Phaze, où mon Pere irrité
Reserve un juste prix à mon impieté ?

Helas ! du monde entier pour Jason seul bannie,

Ai-je encor quelque azile en Europe, en Asie ?
Et pour vous les ouvrir me fermant tous chemins,

Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un Roi fameux qui regne sur le Phaze,
Dont l'Empire s'étend du Bosphore au Cau-
case,

Dans ces riches climats, où les heureux Sujets
De l'or le plus pur brillant parent jusqu'aux fo-
rêts?

Trefors, Sceptre, Parens, j'ai tout quitté sans
peine,

Pour suivre d'un banni la fortune incertaine.
Vous le sçavez, Jason; pour vous j'ai tout
quitté.

Est-ce donc-là le prix que j'avois mérité?

J A S O N.

Ne me reprochez point un malheur nécessaire,
Où des Dieux contre nous me réduit la colere.
Je partage vos maux, je ressens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos mal-
heurs.

Vôtre peine autrement devient inevitable.
Vos perils, nos Enfans, le Destin qui m'ac-
table,

Les bontez de Créüse & les bienfaits du Roi
Me font . . .

M E D E'E.

Oses-tu bien en parler devant moi?

Ingrat? quel vain détour; quelle odieuse excuse!
Les bienfaits de Creon! les bontez de Créüse!
Que font-ils près des miens; & quel prix doit
jamais

Balancer dans ton cœur le prix de mes bien-
faits?

J'ai conservé cent fois & ta vie & ta gloire.
Resouviens-en, ingrat, rappelle en ta memoire
Ces tems, ou vil rebut du destin & des flots,
Tu vins chercher ta perte & la mort à Col-
chos.

En vain de la Toison tu tentois la conquête.

songe

TRAGEDIE.

25

Songe à tous les perils qui menaçoient ta tête.
Remers devant tes yeux ce fatal champ de Mars;
Sous cent formes la mort offerte à tes regards;
Ces Enfans de la Terre affamez de carnage;
Ces tourbillons de feux; ces Monstres pleins de

rage.
Alors, ingrat, alors; qu'eût fait Creon pour
toi?

En butte à tant de morts qu'aurois-tu fait sans
moi?

Pour toi je déployai tout l'effort de mes char-
mes.

J'immolai les Guerriers, & par leurs propres ar-
mes.

Je domptai les Taureaux; j'assoupis le Dragon;
Enfin, je te livrai la fatale Toison.

Je fis plus; je quittai ma patrie, & mon pere;
J'étouffai la nature, & déchirai mon frere;

J'affrontai le naufrage & la mort pour Jason.
J'immolai ton Tyran, je rajeunis Eson.

Ta vie est un tissu des bienfaits de Medée.
Créüse, ingrat, peut-elle en effacer l'idée?

J A S O N.

Jusques dans le tombeau rempli de vos bienfaits
Jason en gardera la memoire à jamais.

Dans le fond de mon cœur si vos yeux pouvoient
lire,

Hélas! vous plaindriez l'horreur qui le déchire.
Mais, quand le sort conspire à vous faire perir,

Que pouvois-je pour vous en ce peril?

M E D E E.

Mourir.

Pour toi n'étoit-ce pas une gloire assez ample?
Je t'en aurois donné le courage & l'exemple;

Et me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'eusse encor ouvert ce glorieux chemin.

Je ne te parle plus du prix que tu me coutes,
Pour attendrir ton cœur n'est-il point d'autres

routes?

C.

Oublie, oublie ingrat, mes bienfaits en ce
jour;

Mais souviens-toi du moins de mon fidelle
amour.

Voi Medée à tes pieds gemir, verser des larmes.
Au nom de nôtre amour jadis si plein de char-
mes,

Au nom de nôtre hymen & de ses sacrez nœuds,
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheu-
reux;

Si tes fils te sont chers ne trahis point leur mere.
Dans ces portraits vivans on reconnoît leur
pere.

Prends pitié; non de moi, mais de ces innocens;
Et te laisse toucher à des traits si puissans.

Hélas! Dans les malheurs dont le sort les me-
nace,

Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grace;
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes
yeux;

Et ton amour encor m'en est plus précieux.
Sauve-moi, sauve-les; & plains leur destinée.
Suivant dans son exil leur mere infortunée,

Quels maux . . .

J A S O N.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur.
Moi, bannir mes enfans! j'en mourrois de dou-
leur.

Ah! d'un tresor si cher mon cœur est trop
avare;

Pour craindre que jamais le destin m'en separe.
Rien ne peut les ravir à mes embrassemens.

M E D E E.

Quoi tu prétens aussi m'arracher mes Enfans?
Tu prétens me ravir le seul bien qui me reste?
Jene jottirai pas de la douceur funeste
De voir leur innocence appaiser mes fureurs?
Et de si cheres mains n'essuiront point mes
pleurs?

TRAGÉDIE.

27

Tu m'ôtes des objets que mon cœur idolâtre.
Veux-tu les immoler, cruel, à leur Marâtre!

J A S O N.

Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang,
Qui les comble de gloire & réponde à leur sang,
Près du trône élevez à l'ombre de leur pere,
Ils trouveront ici plus d'un Dieu tutelaire.
Creon-fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ses petits fils.

M E D E E.

Perir plutôt cent fois qu'essuyer cet outrage!
Lâche, souiller mon sang par un vil assemblage!
Voir les fils du Soleil sous le joug abattus,
Avec ceux de Sisyphé unis & confondus!

J A S O N.

Enfin telle est pour eux ma tendresse infinie,
Que vouloir m'en priver, c'est m'arracher la vie.
Je ne puis les quitter, & l'amour paternel . . .

M E D E E.

Hé bien, n'en parlons plus! ôte-les moi, cruel.
Mais crains mon desespoir, crains mon cour-
roux funeste.

Tu perds, me les ôtant, tout l'appui qui te
reste.

Leur vûë & leurs soupirs suspendoient ma fu-
reur;

Rien ne me parle plus, perfide, en ta faveur.

J A S O N.

Je croïois moderer la douleur qui vous presse.
Pendant je l'aigris, ma presence vous blesse.
Le tems & la raison ouvrant enfin vos yeux,
Vous me rendrez justice, en me connoissant
mieux.



C ij



SCENE VI.

MEDE'E, RHODOPE.

MEDE'E.

Où je te la rendrai, cruel; je m'y prépare.

Tu m'ôtes mes Enfans; tu me ravis, barbare,
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah! je t'en punirai; j'en jure ma douleur.
Tremble, ingrat, ç'en est fait. Ma haine inexorable

Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASON, CRÉUSE,
IPHITE.

J A S O N.



Adame, ç'en est fait. Médée après
ce jour,
Abandonne Gorinthe & quitte
cette Cour:
En menaces en vain elle ose se
repandre.

Dans un terme si court que peut-elle entre-
prendre ?
Et d'ailleurs pour ses fils tremblante dans son
cœur,
Des otages si chers retiennent sa fureur.
Je fais même observer ses pas & sa colere;
Ainsi rien ne s'oppose à l'hymen que j'espère.
Tout m'annonce un bonheur infailible & pro-
chain,
Et les Dieux, de mon sort seront jaloux de-
main.

Ciij

Que ce cruel délai me fait de violence ;
 Et que ce jour est long à mon impatience !
 J'accuse la lenteur de moment en moment.
 Elle irrite ma flâme & mon empressement.
 L'heureux Jason languit. Mais ma belle Prin-
 cesse ,
 Partagez-vous du moins ma joye & ma ten-
 dresse ?
 Aimez-vous des transports dont vous causez
 l'ardeur ?
 Sentez-vous du plaisir à faire mon bonheur ?
 Vous ne me dites rien. Quelle raison secrète,
 Dans ces heureux momens peut vous rendre
 muette ?
 Une sombre langueur que vous cachez en vain,
 De vôtre front troublé ternit l'éclat serain.
 Que vois-je ! à vos yeux même il échappe des
 larmes.
 D'où viennent vos frayeurs ? d'où naissent vos
 allarmes.
 Ai-je pû, ma Princesse , offenser vos beaux
 yeux ?
 Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? & vous suis-je
 odieux ?

CREÛSE.

Moi, vous haïr, Seigneur ! quelle injustice ex-
 trême !
 Et ma bouche & mes yeux ont avoué que j'ai-
 me.
 Mon cœur suit mon devoir. Tous mes soins ,
 tous mes vœux
 N'aspire qu'à vous plaire & qu'à vous rendre
 heureux.
 Mais dans nôtre bonheur je ne sçai quelle crain-
 te
 M'allarme malgré moi ; tient ma joye en con-
 trainte,
 N'a-t-on pas vû cent fois les Dieux mêmes ja-
 loux.

TRAGÉDIE. 31

Traverser un bonheur pour des Mortels trop
doux.

Je plains même, je plains le destin de Médée,
Et ce funeste amour dont elle est possédée,
Daignent les justes Dieux soulageant sa douleur,
Ne pas faire sur nous retomber son malheur.
Hélas! si quelque jour leur fatale colere
Empoisonnoit le cours d'un destin si prospere?

J A S O N.

Ah! calmez ces frayeurs. Les Dieux justes tou-
jours

De vos prosperitez feront durer le cours.

C R E U S E.

Mais quand des Dieux, Seigneur, je n'aurois
rien à craindre,

De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plain-
dre?

Vous me répondez d'eux; répondez-moi de
vous.

Hélas! si vous brisiez un jour des nœuds si doux,
Et si vous m'immoliez à quelque ardeur nouvel-
le,

Que deviendrois-je, ô Ciel! dans ma douleur
mortelle?

J A S O N.

Vous pleurez, ma Princesse, & vous pouvez
penser,

Que jamais vôtre Amant puisse vous offenser.
Quel outrage cruel vous faites à ma flâme?

Lisez-vous donc si mal dans mes yeux, dans
mon ame?

Ah! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau.
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau.

Que n'en puis-je exprimer toute la violence!
Vos yeux ne sont-ils pas garands de ma confi-
tance?

C R E U S E.

Hypsipile & Médée, objets de vos amours,

Se sont laissez surprendre à de pareils discours,
Et de nouveaux objets vôtre ame possédée,
A laissé cependant Hypsipile & Medée.

J A S O N.

Leur exemple inegal vous trouble sans raison,
Madame ; bannissez un injuste soupçon.
Hypsipile & Medée en prevenant mon ame,
Avoient scû m'engager à répondre à leur flâme.
Touché de leurs bienfaits, sensible à leur a-

mour,

Mon cœur crut leur devoir quelques soins à son-

tour ;

Et d'y répondre au moins ne pouvant me dé-

fendre,

La crainte d'être ingrat me força de me rendre.

Mais dès que je vous vis, un trouble imperieux,
Asservit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux.

D'une pressante ardeur l'extrême violence,

Surmonta ma raison, força ma résistance ;

Et je sentis enfin que jusques à ce jour,

Je n'avois pas connu le pouvoir de l'Amour.

Un si parfait amour bravera la mort même.

J'en atteste des Dieux la puissance suprême.

Puissent ces Dieux vangeurs, si je trahi ma foi,

Epuiser leur courroux & leurs foudres sur moi.

Si vôtre cœur m'aimoit, il prendroit ma dé-

fense.

Un veritable amour bannit la desffiance.

C R E U S E.

Un veritable amour est-il jamais sans soins ?

Je ne craindrois pas tant, hélas ! si j'aimois

moins.

J A S O N.

Si vous sentez mes feux, ah ! sentez donc ma

joye ;

Et que dans vos transports vôtre amour se dé-

ploye.

Si près de rendre heureux vôtre fidele Amant,

TRAGÉDIE.

33

Prenez part, s'il se peut, à son ravissement.

CREUSE.

Vous le voulez ; je cede & ma tristesse change.
Je ressens vôtre joye & pure & sans mélange.
Quï Jason, je me rends, & l'Amour est vain-
queur.

Il comble tous mes vœux, m'assurant vôtre
cœur.

Adieu. Je vais au pieds des Autels de sa mere,
Implorer ardamment son secours tutelaire ;
La presser d'augmenter nos fidelles ardeurs,
Et de verser sur nous ses plus douces faveurs.



SCENE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

Avec quel air charmant cette aimable Prin-
cesse

Répond à vos transports & sent vôtre tendres-
se ?

Tout flatte vôtre espoir ; tout conspire à vos
vœux.

Et vous semblez toucher au sort le plus heu-
reux.

JASON.

Que je serois heureux, je le confesse, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'irrite !
Et si goûtant en paix un si parfait bonheur,
J'érouffois à mon gré tout remord en mon
cœur !

Mais je ne puis bannir une importune idée.
A mes yeux malgré moi par tout s'offre Me-
dée.

Ce souvenir cruel m'afflige & me poursuit.
Jusqu'aux pieds de Créüse il me trouble & me
suis.

Grands Dieux ! quel sort fatal, quelle loi trop
severe

Des plaisirs les plus grands rend la douceur
amere ?

Quel noir poison se mêle au sort le plus char-
mant ?

Et ne scauroit-on être heureux impunement ?
Vôtre bonté jalouse avec caprice enchaîne
Les biens & les tourmens, les plaisirs & la
peine.

Au faite du bonheur on pousse des soupirs ;
Et l'amertume naît dans le sein des plaisirs.

Ah c'est trop. De mon sort soyons enfin le maî-
tre.

Déjà je sens le calme en mon ame renaitre.

Déjà . . . je vois Medée ! ô dieux ! trop justes
Dieux !

Ne peut-on un moment se soustraire à vos yeux !
Quand je crois être heureux, soudain vôtre
justice

Confond tous mes projets & m'offre mon sup-
plice.

Que lui dire ? soyons . . .





SCÈNE III.

JASON, MEDE'E, IPHITE,
RHODOPE.

MEDE'E.

SEigneur, où fuyez-vous ?
Je ne viens point brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler sans fruit de cris & de repro-
ches.

Cessez de redouter ma vûë & mes approches.
Mes yeux s'ouvrent enfin ; je connois mon er-
reur.

L'amour & la raison ont vaincu ma fureur.

Oùï, je sens que mon cœur dans ses vives allar-
mes [mes.

Vous excuse, vous plaint, & vous prête des ar-
Je vois que le destin vous force à me bannir.

Que le Ciel romp les nœuds dont il scût nous
unir ;

Et cedant sans murmure au revers qui m'accab-
ble,

Je n'impute qu'au sort un coup inévitable.

Je viens donc reparer par un prompt repentir
Des fureurs où mon cœur ne pouvoit consen-
tir.

Effacer mes transports, expier mes menaces,
Par votre vûë encore adoucir mes disgraces,
Et condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
Pour la dernière fois pleurer auprès de vous,
Oubliez mes transports, oubliez ma colere.

Pardonez à l'amour un crime involontaire ;
Et ne vous souvenant que d'un si tendre amour
Recevez mes adieux en ce funeste jour.

J A S O N.

C'en est trop. Ah! de grace , épargnez-moi, Ma-
dame.

Aimez moins un ingrat qui trahit vôtre flâme.
N'offrez point à ses yeux cette tendre douleur.
C'est augmenter mon trouble & déchirer mon
cœur.

C'est redoubler l'horreur du destin qui m'ac-
cable ;

Pour moi vôtre fureur étoit moins redoutable.
Reprenez vôtre haine & vos transports jaloux.
Ah! je crains vôtre amour , plus que vôtre
courroux.

M E D E E.

Ah! laissez-moi l'amour dont je suis possédée.
C'est lui seul qui m'anime ; & la triste Medée
Ne peut , tel est son sort , cesser de vous cherir,
Elle vous aimera jusqu'au dernier soupir.
Vivez ; regnez heureux. Mais pour grace der-
niere

Ne me refusez pas une juste priere.
Souffrez que j'ose encor vous presser en ce jour
De m'accorder les fruits de nôtre tendre amour.
Ils suffiront , Seigneur , pour consoler leur
mere.

Je croirai , les voyant , revoir encor leur
pere ,

Et par ces doux objets mon amour affermi,
Vous possédant en eux ne vous perd qu'à demi.
Ce n'est pas pour long-tems que je vous les de-
mande ;

Et je jôuirai peu d'une faveur si grande.
Vous reverrez bientôt ces gages précieux.
Bien-tôt , au lieu de vous , m'ayant fermé les
yeux ,

Ils

TRAGÉDIE.

37

Ils reviendront, Seigneur, jouir de votre gloire;

Et vous conter la fin de ma funeste histoire.

J A S O N.

Helas! qu'exigez-vous? pourquoi me demander

Le seul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder?

Demandez-moi plutôt & mon sang & ma vie;

Que la Parque sans eux m'auroit bientôt ravie;

Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

M E D E E.

Hé bien! jouïssiez-en; possédez les toujours.

Où, l'amour maternel se faisant violence,

Cede enfin à vos vœux, & s'impose silence.

Conservez chèrement un si précieux bien.

Témoins de vos grandeurs, qu'ils en soient le soutien;

Jouïssiez de leur vûe & goûtez leurs caresses.

Sans jalousie entr'eux partagez vos tendresses,

Faites-leur un destin illustre & glorieux.

Rendez-les, s'il se peut, dignes de leurs ayeux,

Enfin, qu'en les voyant la tendresse de pere

Vous fasse quelquefois souvenir de leur mere;

Et que pour adoucir les maux que je prévoi,

Le bruit dans mon exil en vienne jusqu'à moi.

J A S O N.

Qu'avec joye à vos vœux j'accorde cette grace!

Est-il rien que pour eux ma tendresse ne fasse:

Les grandeurs, les plaisirs, vont les environner;

Et je ne me fais Roi, que pour les couronner.

M E D E E.

Seigneur, je pars contente après cette assurance.

Mais de Creon tantôt j'ai bravé la clemence.

Je tremble avec raison que ses ressentimens

Ne punissent mes fils de mes emportemens;

D

Et que pour m'accabler , sa trop juste colere
 Ne se vange sur eux du crime de leur mere.
 A Créüse bientôt je vais les envoyer.
 Pour eux , au nom des Dieux , allez vous em-
 ployer.

Adoucissez Creon , attendrissez Créüse.
 L'amour a fait mon crime, il fera mon excu-
 se :

C'est lui , c'est la douleur , qui m'a fait égarer ;
 Et par un prompt exil je vais tout reparer.

J A S O N .

Que vous connoissez mal Creon & sa clemence !
 Un si prompt repentir désarmant sa vengeance,
 Sensible à vos malheurs, ses soins & ses bienfaits
 Adouciront vos maux , combleront mes sou-
 haits.

Je vais remplir vos vœux & calmer sa colere.

M E D E E .

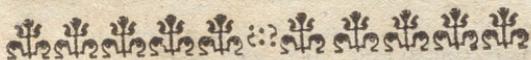
Peignez-lui bien , Seigneur , mon repentir sin-
 cere.

Je veux dès ce soir même abandonner ces lieux.
 Pour la dernière fois recevez mes adieux.

J A S O N .

Puisse le juste Ciel à mes vœux favorable ,
 Vous accorder , Madame , un repos desirable.
 Jason à son destin cedant avec regret ,
 Nourrissant loin de vous un deplaisir secret ,
 Gardera chèrement dans le fond de son ame ,
 Le tendre souvenir d'une si belle flâme.
 L'absence ni le tems n'effaceront jamais
 De son cœur affligé le prix de vos bienfaits.





SCÈNE IV.

MÉDÉE, RHODOPE,

MÉDÉE.

V A, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire;
 Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
 Je sçais quand il me plaît, dans l'ame des ingrats

Graver des souvenirs qui ne s'effacent pas.
 Que j'ai souffert, Rhodope, à cacher ma colère?

Quelle horrible contrainte il a fallu me faire!
 Ma rage est accruë; & ce torrent fougueux
 Va plus rapidement se déborder contr'eux.
 Il ne me reste plus que d'évoquer Hécate,
 Et tous ces Dieux cruels dont la fureur me flate.
 Mais plus mortels poisons, mes charmes sont
 tous prêts.

Hâtons nous de lancer nos redoutables traits.

Rhodope tu connois cette robe éclatante,
 De rubis lumineuse & d'or étincellante;
 Parure inestimable, ornement précieux
 Où l'art & la richesse éblouissent les yeux.
 Le Soleil mon ayeul, favorisant mon pere,
 Pour present nuptial en fit don à ma mere;
 Et semble avoir mêlé pour enrichir ses dons
 Le feu de sa lumière à l'or de ses rayons.
 C'est de tous les trésors, où je pouvois prendre;

Dij

L'unique qu'en fuyant Medée ait daigné prendre.

Tu ſçais qu'en arrivant en ces funeſtes lieux ,
De Créuſé ébloüie elle enchanta les yeux.
Admirant ſon éclat & vantant ſa richeſſe ,
Elle a tout employé , prieres, dons, promeſſe ,
Pour pouvoir poſſéder ce ſuperbe ornement.

Il faut qu'à ma vengeance il ſerve d'inſtrument.
Je vais l'empoifonner , & par mon art funeſte
Mêler un prompt venin à ſon éclat celeſte ;
Mille ſucs empeſtez , milles charmes divers ;
Et la rage , & la mort , & l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfans , pour cacher ma ven-
geance ,

Et feignant d'implorer ſes ſoins & ſa clemence ,
Miniftrés non ſuſpects de mon courroux af-
freux ;

Portent à leur Marâtre un don ſi dangereux.
Mais allons engager mes Dieux dans ma que-
relle.

J'entens déjà leur voix qui m'anime & m'appelle.
Terribles Dieux du Stix , je marche ſur vos pas ;
Dans ce preſſant beſoin ne m'abandonnez pas.

Fin du troiſième Acte.



TRAGEDIE.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDEE, RHODOPE.

MEDEE.



L est tems d'achever le charme & ma vengeance.

Hecate, viens pour moi signaler ta puissance.

Hecate, triple Hecate, exauce enfin mes vœux.

Viens, je vais consommer mes misteres affreux.
J'ai mis mon art en œuvre; & ma robe empestée
A bû les succs mortels dont elle est infectée.
Aux poisons j'ai mêlé mes charmes les plus forts.

Mais que pourroient sans toi mes impuissans efforts?

Grande Divinité, tu rends mon art terrible.

Irrite les poisons & la flâme invisible,

Que j'ai scû confier à ce don précieux.

Sur tout cache-la bien aux regards curieux;

Et qu'au gré de mes vœux impuissante ou fatale,

D ij



Elle dévore seuls Creon & ma Rivale.
 Qu'elle épargne tout autre & ne consume qu'eux.

Hecate, entends ma voix, & viens remplir mes vœux.

Elle vient. Je la sens qui m'échauffe & m'entraîne.

Tout mon cœur en fremit & je respire à peine.
 Une soudaine horreur fait dresser mes cheveux.
 Mes yeux percent la nuit du séjour ténébreux.
 Je vais me faire oïir dans l'Empire des Manes.
 Je vais les évoquer. Loin d'ici, loin Prophanes.



SCENE II.

MEDEE seule.

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,
 Redoutables Tyrans de l'Empire infernal,
 Dieux, ô terribles Dieux du trépas & des Ombres,
 Et vous, Peuple cruel de ces Royaumes sombres,
 Noirs Enfans de la Nuit, Manes infortunez,
 Criminels sans relâche à souffrir condamnez,
 Barbare Tisphone, implacable Megere,
 Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres,
 Cerbere,
 Reconnoissez ma voix & servez mon courroux.
 Dieux cruels, Dieux vengeurs, je vous évoque tous.

TRAGÉDIE. 43

Venez semer ici l'horreur & les allarmes.
Venez remplir ces lieux & de sang & de larmes.
Rassemblez, déchaînez tous vos tourmens di-
vers ;

Et, s'il se peut, ici transportez les Enfers.
On m'exauce. Le Ciel se couvre de tenebres.
L'air au loin retentit de hurlemens funebres.
Tout redouble en ces lieux le silence & l'hor-
reur.

Tout répand dans mon ame une affreuse ter-
reur.
Ce Palais va tomber. La terre mugit, s'ouvre.
Son sein vomit des feux & l'Enfer se découvre.
Qui est ce criminel qui cherche à se cacher ?
Je reconnois Sisyphé à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prepare à sa
race,

Il se cache de honte & pleure sa disgrâce.
Son desespoir commence à soulager le mien.
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphé, & le Roi du Tartare
Ne sçauroit vous trouver de peine assez barbare.

Mais quels fantômes vains sortent de toutes
parts ?

Que de Spectres affreux s'offrent à mes regards ?
Quelle Ombre vient à moi ? Que vois-je ? c'est
mon pere !

Quel coup a pû si-tôt lui ravir la lumiere ?
Chere Ombre, apprends-le moi. Ma fuite & ma
fureur

Helas ! r'ont fait sans doute expirer de douleur.
Tens moi les bras du moins. Mais quelle Ombre
sanglante

Se jette entre nous deux terrible & menaçante ?
De blessures, de sang, couvert, défiguré.
Ce Spectre furieux paroît tout déchiré.

C'est mon frere. Oüi c'est lui ; je le connois à
peine.



Ah ! pardonne , chere Ombre à ma rage inhumaine ,

Pardonne. L'Amour seul a causé ma fureur.

Il fût ton assassin ; il sera ton vengeur ?

Et sçaura t'immoler de si grande victimes

Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.

Le sang . . . tout dispaçoit ; tout fuit devant mes yeux.

Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux.

Noire fille du Stix , Furie impitoyable ,

Ah ! cesse d'attiser mon courroux effroyable ;

Calme de tes serpens les affreux siffemens.

Tu ne peux ajouter à mes ressentimens.

Ne songe qu'à servir une fureur si grande.

Hecate le desire , & je te le commande.

Nuit , Stix , Hecate , Enfers , terribles Deitez ,

J'ordonne. Obéissez sourses Divinitez.

Le charme réussit. Poursuivons ma vengeance.



SCENE III.

M E D E' E, R H O D O P E.

M E D E' E.

Viens , Rhodope ; mon art ne craint plus ta presence.

Le charme est consommé. C'en est fait & jamais

Un espoir plus certain ne flata mes souhaits.

Apporte promptement ma Robe precieuse.

Pour mes Ennemis seuls elle est contagieuse.

Ne crains pas de toucher ce don pernicieux.

Puis cherche mes Enfans ; conduis-les en ces lieux.

TRAGÉDIE.

45

Je veux les préparer à servir ma vengeance
Et feignant d'obéir au Tyran qui m'offense
Leur cacher mes desseins, afin qu'ils trompent
mieux
De leurs maux & des miens les Auteurs odieux.



SCÈNE IV.

MEDÉE. *seule.*

Enfin de mes Tyrans je vais punir les crimes.

Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes.
Le sacrifice est prêt. L'heure s'approche ; &
mon cœur

Triomphe & s'applaudit déjà de son bonheur.

* Cours chercher mes Enfants. O superbe pa-
rure,

Présent qui vas servir à venger mon injure,
Cache-bien les trésors que mon art t'a commis.

Mes plus chers intérêts à toi seul sont remis.

Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'en-
vironne !

Ah ! seul tu me tiens lieu d'Empire & de cou-
ronne.

* Rhodope apporte
la Robe
de Médée
& sort
pour amener
ses enfants.





SCENE V.

MEDE'E, SES ENFANS.
RHODOPE.

MEDE'E.

Approchez , approchez , jeunes Infortunés ;
Qu'au maux presque en naissant le Ciel a condamnez.

On va nous separer par une loi severe.
C'en est fait , mes Enfans ; vous n'avez plus de Mere.

Je ne jouïrai plus de vos transports charmans.
Le sort cruel m'arrache à vos embrassemens.

Votre vûe est un bien que sa rigueur m'envie.
Vous n'adoucierez point les malheurs de ma vie ;
Et mes yeux , loin de vous , aux pleurs accoumez ,

Par vos mains en mourant ne seront point fermez.

Il vous est interdit d'accompagner ma fuite.
Sous un joug étranger le Ciel vous précipite ;
Et vous asservissant à de cruelles loix ,
Il vous donne des fers dont je sens tout le poids.
Soumettons-nous , mes Fils ; cedons à la Fortune.
Quittez cette fierté près des Rois importune,
Vôtre sort a changé ; changez aussi de vœux :
L'abaissement , mes Fils , convient aux malheureux.

Oubliez vôtre sang ; oubliez vos ancêtres.
Esclaves , apprenez à menager vos maîtres ;

TRAGEDIE. 47.

Et leur immolant tout, ainsi qu'à vos vrais
Dieux,

Essayez à trouver grace devant leurs yeux.

Portez, pour commencer, ma robe à la Prin-
cesse.

Offrez-la de ma part; peignez-lui ma tristesse;

Qu'un juste repentir surmonte ma fureur;

Que j'implore pour vous ses bontez, sa faveur.

Allez; de vos destins à present Souveraine,

Mes Fils, c'est vôtre Mere, & de plus vôtre
Reine.

Sans rougir, à ses pieds, d'abord prosterner-
vous.

Baïsez avec respect sa robe & ses genoux;

Et par vos soins flatteurs, par vos tendres ca-
resses,

Appuyez vivement la foi de mes promesses.

Qui vous peut retenir? Mes Fils, vous soupi-
rez;

Et vous n'osez lever vos yeux mal assurez.

Je le vois. Vôtre sang repugne à ces foiblesses.

Les Neveux du Soleil ont horreur des bassesses.

Mais c'est l'arrêt du Sort. Vous pouvez sans
rougir,

Imiter mon exemple, à mes loix obéir.

Tu pourras au besoin leur servir d'inter-
prete,

* Rhodope; conduis-les; fais ce que je sou- * à Rho-
haite; dope.

Et reviens avec eux m'informer promptement

Comme on aura reçu ce fatal vêtement.





S C E N E V I.

M E D E E *seule.*

TOut succede à mes vœux & mon dessein
s'avance.

Ne m'abandonnez pas, remplissez ma vengeance,
Dieux, redoutables Dieux, qu'avec ardeur je
fers,

Qui venez de m'ouïr du plus creux des Enfers.
Dans le piege fatal faites tomber ma proye.

Aveuglez mes Tyrans enyvrez de leur joye.
Que Medée asservie à tant d'abaissément,
N'ait pas été reduite à feindre impunément.

Montrez qu'on vous offense au moment qu'on
m'outrage.

Déjà je crois vous voir remplir toute ma rage.

Déjà je vois tomber & Créüse & Creon.

Mais comment nous vanger du perfide Jason?

Comment punir assez son crime détestable?

De tous mes Ennemis il est le plus coupable.

Enfants quel que monstre; inventons quelque
horreur,

Qui de tous mes forfaits surpasse la noirceur.

Dieux! que m'inspirez-vous? quelle barbare
image,

Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage?

Moi-même je fremis à cet objet affreux.

Ce crime m'épouvante & surpasse mes vœux.

S C E N E V I I.



SCENE VII.

M E D E E, SES ENFANS,
R H O D O P E.

R H O D O P E.

Votre present, Madame, a charmé la Prin-
cesse,

Ne pouvant se lasser d'en venter la richesse.

Dés ce soir sans soupçon elle veut s'en parer.

Creon même, Creon s'empresse à l'admirer.

Jason & vos presens les assurent, Madame,

Que la raison éteint la colere en vôtre ame;

Que pour vous, pour vos Fils, vous faisant un
effort,

Vous cedez par devoir à la rigueur du sort.

Enfin tous deux comblant vos Enfans de ca-
resses,

Ont témoigné pour eux les dernières tendresses.

Que vois-je! vous pleurez. Si près de vous ven-
ger,

Quel trouble vous saisit & vient vous affli-
ger?

M E D E E.

Helas!

R H O D O P E.

Vous gemissez; d'où naissent ces allar-
mes?

Attachant sur vos Fils vos yeux baignez de lar-
mes,

Vous fremissez, Madame; & changeant de cou-
leur

E

Vous détournez soudain la vûë avec horreur.

M E D E' E.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,

Un trouble violent en secret la balance.

Je pleure avec raison ces Enfans malheureux.

Quel crime les condamne, & qu'ont-ils fait aux Dieux ?

Dans un âge si tendre ils vont perdre leur mere ;

Et les infortunez n'ont déjà plus de pere.

Esclaves, Etrangers, sans appui, sans secours,
Quelle suite de maux va marquer tous leurs jours.

C'est en vain que je vais leur ravir leur Mâ-
râtre,

De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre,

Les remettra bientôt sous un joug odieux,

Et les accablera d'un poids injurieux.

Quel Astre empoisonnant vôtre triste naissance,
Mes Fils, versa sur vous sa cruelle influence ?

Languissans sous le joug, gemissant dans les
fers,

Le Destin vous condamne à cent malheurs di-
vers.

Vous vous consumerez dans un vil esclavage,

Essuyant chaque jour quelque nouvel outrage.

Quel sort . . . Ah ! cette idée irrite ma douleur,

Et l'amour maternel redouble ma fureur !

Pour les Fils du Soleil quel indigne partage !

Quel coup . . . mon amour meurt & se transfor-
me en rage ;

C'en est fait. Innocens, vous me rendez les
bras.

Ces regards caressans, ce souris pleins d'appas,

Reveillant la nature, augmentant ma foiblesse,

Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la
tendresse.

Helas ! en souriant, vous répandez des pleurs.

TRAGEDIE. 51

Infortunez ! déjà sentez-vous vos malheurs ?
Que voulez-vous de moi par ces douces ca-
ressés ?

Il nous faut renoncer à toutes ces tendresses.
De vôtre triste Mere il faut vous détacher ;
A de si doux plaisirs il faut nous arracher.
En vain j'avois sur vous fondé mon esperance.
En vain je me flatois d'élever vôtre enfance.
Il nous est interdit de nous voir desormais ;
O mes Fils ! il nous faut separer pour jamais.

R H O D O P E.

Epuisez vos transports , Madame. La Prin-
cesse
Pour un tems assez court s'en prive & vous
les laisse.

Elle leur a prescrit de venir en ces lieux ,
Recevoir promptement vos pleurs & vos adieux.

M E D E E.

L'orgueilleuse déjà leur commande , & m'ou-
trage !

O ma lente douleur ! ô mon foible courage !
A quels affronts cruels , à quel fort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau sang des
Dieux !

Ma fureur se reveille , & l'amour la ranime.
Osons les affranchir du joug qui les opprime.
Couronnons ma vengeance & bornons leur mal-
heur.

Que dis-tu miserable , & que veut ta fureur ?
Non , pour finir leurs maux , il n'est plus d'au-
tre voye.

Un moment de douleur va me combler de joye.
Frappons . . . frappons . . .

U N D E S E N F A N S.

Ah ! Dieux. Ma Mere ! qu'avez-vous ?

L'A U T R E E N F A N T.

Pourquoi nous menacer , & d'où vient ce cour-
roux ?

Je tremble.

E ij



Je fremis. Leurs regards & leurs larmes
Me troublent, & des mains me font tomber les
armes.

O mon sang ! ô mes Fils, si chers à mes
desirs !

Objets de ma tendresse & de mes déplaisirs,
Infortunez auteurs de ma douleur amere,
Approchez mes Enfans; embrassez vôtre Mere.
Empressez-vous encor d'obéir à mes loix;
Et baissez-moi du moins pour la derniere fois.

Rhodope, conduis-les dans la chambre pro-
chaine.

Leur vûë accroît mon trouble & redouble ma
peine.

Qu'ils me coûtent de pleurs ! qu'ils me font
chers ! hélas !

Mon lâche amour, mes pleurs ne les soulagent
pas.



SCENE VIII.

M E D E E *seule.*

TU les aimes, cruelle, & tu les laisses vi-
vre ;

Aux malheurs les plus grands ta foiblesse les
livre ;

Et ta pitié barbare en respectant leurs jours,
Du plus affreux dessein leur prepare le cours.

Ah ! lâche ! fuis-tu donc un foible amour pour
guide ?

Sauve-les ; tu fais bien. Leur Pere moins ti-
mide

TRAGEDIE.

53

Pour venger tes Tyrans leur percera la flanc.
 Quoi ! leur Pere à Créüse immoleroit mon sang !
 Non , mes Enfans jamais ne seront sa victime :
 Ils mourront de ma main. Tout me force à ce
 crime.

Qu'ils meurent ces Enfans d'un infidele époux :
 Adoptez par Créüse , ils ne sont plus à nous .
 Ah ! s'il sont innocens, aussi l'étoit mon Frere.
 J'immolerois mes Fils ! ô trop barbare Mere !
 Ah ! plutôt . . . l'heure approche ; un exil ri-
 goureux ,

Un divorce cruel va me separer d'eux.
 Ils n'adouciront point ma fuite & mes allarmes.
 S'attachant à leur Mere, & tout baignez de lar-
 mes ,

De mes bras, de mon sein , on va les détacher :
 A l'amour maternel on va les arracher.
 Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour
 leur Pere ;

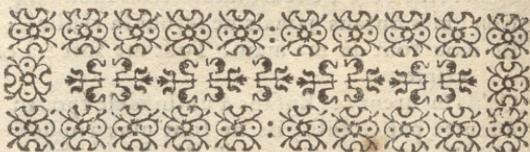
Qu'ils meurent. Aussi-bien ils sont morts pour
 leur Mere.

O Jason ! ô mes Fils ! Amour , haine , fureur,
 Cessez par vos combats de déchirer mon cœur !
 Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'assem-
 ble.

Le Temps fuit ; le mal presse. Accordez-vous en-
 semble.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, RHODOPE.

RHODOPE.



H! Madame, fuyez un Peuple fú-
rieux.

Fuyez, sans differer., de ces fu-
nestes lieux,

Tandis qu'avec le trouble y regne
l'épouvante.

Vôtre present fatal a passé votre attente;
Et vos fiers Ennemis mourans, desesperez,
Succombent au poison dont ils sont devorez.
A peine, à peine encor votre aveugle Rivale
Portoit avec plaisir cette Robe fatale,
Qu'un feu sombre & cruel, une invisible ar-
deur

Embraze tout son corps, & consume son cœur.
Un funeste poison courant de veine en veine,
Allume dans son sang une flâme inhumaine,
Qui penetre avec force & s'attache à ses os.
C'est en vain qu'on s'empresse à soulager ses
maux.

La Robe devorante à son corps attachée,
 Y nourrit le venin de sa flâme cachée;
 Et du charme cruel l'impitoyable ardeur
 Triomphe sans obstacle & regne avec fureur.
 Qui veut la secourir, de sa perte complice,
 Loin de la soulager, redouble son supplice.
 On ne peut de ce feu calmer l'embrasement.
 On ne peut arracher le fatal vêtement.
 Creon saisi d'horreur à l'arracher s'empresse.
 Mais du charme aussi-tôt la flâme vengeresse,
 Dans son sein embrazé porte les mêmes feux:
 Il se sent consumer d'un poison rigoureux.
 Chacun s'occupe encor du peril qui les presse.
 Servez-vous des momens que ce trouble vous
 laisse.

Profitez de l'horreur qui regne dans ces lieux;
 Et fuyez pour jamais leur aspect odieux.

M E D E' E.

Que je fuye! ah! Rhodope, au comble de la
 gloire,

Quand sur mes Ennemis j'emporte la victoire,
 Que je fuye! ah! le sort m'eût-il reduite à
 fuir,

D'un spectacle si beau je reviendrois jouïr;
 Je viendrois assister à ce grand hymenée.
 Laisse-moi contempler sa pompe fortunée;
 Et d'un objet si doux, d'un coup si glorieux,
 Repâître avidement mes regards curieux
 Mes odieux Tyrans deviennent mes victimes!
 Ah! je cueille en ce jour le fruit de tous mes
 crimes.

Mon courroux triomphant ne peut trop s'ap-
 plaudir;

Et mon nom deormais ne sçauroit plus perir.
 Ce n'est pas tout. Rentrons; & perdant l'innocence,

Couronnons ce grand jour & comblons ma
 vengeance.

TRAGEDIE.

57

Jouët infortuné du sort impitoyable ,
Prête enfin d'assouvir son rigoureux courroux ,
Je viens du moins ; je viens mourir auprès de
vous.

Vous fermerez mes yeux.

J A S O N.

Dieux ! qu'entens-je ? ah ! Madame,
On peut éteindre encore une cruelle flâme.
Les Dieux , les justes Dieux pour vous s'inté-
ressans

Prendront soin par pitié de vos jours innocens ;
Et vous verrez Medée à vos pieds expirante ,
Y servir de victime à ma fureur sanglante.
J'en atteste ces Dieux. J'en jure mon amour.

C R E U S E.

En vain vous prétendez me rappeler au jour.
Medée à se venger est trop ingénieuse.
Mon sang doit assouvir sa rage furieuse ;
Et vos soins, votre amour, loin de me secourir ,
Irritent le poison dont je me sens mourir.
Envieux du plaisir que m'offre votre vûe ,
Son art hâte l'effet du charme qui me tue ;
Et l'amour seul, plus fort que les Enchante-
mens,

M'anime & me soutient encor quelques mo-
mens.

Ecoutez-moi, Seigneur. Mes maux ni ma foi-
blesse

Ne scauroient ralentir l'ardeur de ma ten-
dressé.

La mort même ne peut éteindre un feu si beau.
Je l'emporte avec moi dans l'horreur du tom-
beau ;

Mon amour y vivra. La Fortune jalouse
N'a pû souffrir, Jason, de me voir votre Epou-
se.

Mais la cruelle au moins me laissè la douceur ,
De mourir près de vous, possédant votre cœur.

Je goûte en mes tourmens cette douceur se-
cette.

La vie & les grandeurs n'ont rien que je re-
grette.

Unique & tendre objet de mes vœux les plus
doux ,

Je ne plains en mourant , ne regrette que vous.
Trop heureuse en effet si comblant mon at-
tente

Les Dieux . . . ah ! quel tourment ! quelle ar-
deur devorante !

Mon supplice s'accroît ; je me sens déchirer :
Je brûle. Adieu , Jason ; il faut nous separer.

J A S O N.

Nous separer ! ô Dieux ! ah ! rigueur qui me
tuë.

Nous separer ! quel coup pour mon ame éper-
duë !

Ah ! je souffre à la fois mille horribles tour-
mens.

Quoi tous les Dieux sont sourds à mes gemisse-
mens !

Je vous perds pour jamais ; en vain je les im-
plore.

Et j'ai seul allumé ce feu qui vous devore !
Non je ne verrai point un si cruel malheur ;
Et par un prompt trépas j'en previendrai l'hor-
reur.

C R E U S E.

A trop de desespoir vôtre ame s'abandonne.
Vivez , Jason , vivez. C'est moi qui vous l'or-
donne.

Ne me refusez pas dans mon sort rigoureux
L'unique & dernier bien qui flate encor mes
vœux.

Gardez le souvenir d'une triste Princesse.
Conservez-lui , Jason , toute vôtre tendresse.
Elle meurt vôtre Epouse. A la face des Dieux

TRAGÉDIE. 19

Recevez donc ma main & mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains restes de vie,
A vous prouver l'amour dont mon ame est rem-
plie ?

Helas ! on n'a jamais aimé si tendrement ;
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en atteste les Dieux. Mes forces s'affoiblissent :
Ma voix , mon sang se glace ; & mes yeux s'ob-
scurcissent.

Malgré le sort cruel , qui va nous défunir ,
Mon cœur vous aime encore à son dernier sou-
pir.

CYDIPPE.

Elle expire , Seigneur.

J A S O N.

Destin impitoyable !

Elle est morte ; & je vis ! ô tourment effroyable !
Ah ! mon bras au défaut de ma lente douleur
De ce supplice affreux doit m'épargner l'horreur.
Meurs , lâche ; meurs enfin. Mais ma douleur
m'abuse.

Je dois un sacrifice aux Manes de Créüse.
Pour apaiser son Ombre & ses resentimens ,
Je veux livrer Medée aux plus cruels tourmens ;
Et mon ame aussi-tôt sur le rivage sombre
De ce sang assouvie ira trouver son ombre.
La soif de te venger seule arrête mon bras.
Belle Ombre , attends ; j'y cours & vais suivre
tes pas.

Medée en vain me fuit ; en vain son art la cache.
A ma juste fureur il n'est rien qui l'arrache.
Je suivrai la Barbare au bout de l'Univers,
Et je la trouverai même au fond des Enfers.
Mon amour furieux me servira de guide.





S C E N E VI.

J A S O N, M E D E E.

M E D E E.

T U n'iras pas si loin pour me trouver , per-
fide.

C'est Medée. Oüi, c'est elle.

J A S O N.

Ah! crains mon desespoir

Barbare

M E D E E, *le frappant de sa Baguette.*

Arrête, Ingrat; & connois mon

pouvoir.

J A S O N.

Quel prodige étonnant ! Dieux ! ma fureur est
vaine !

Je me sens retenu par un étroite chaîne.

Je demeure immobile, & malgré mes efforts

Le pouvoir de son art s'oppose à mes transports.

M E D E E.

Juge, si c'est à moi de craindre ta vengeance.

Un sort comme le mien n'est pas en ta puis-
sance ;

Magnanime Heros , ne songe plus à moi ;

Trop indigne aussi-bien d'un Epoux tel que toi.

Laisse une Infortunée, oublie une Etrangere,

Sans appui, sans couronne, errante & solitaire.

Un hymen plein d'appas, un trône glorieux

T'attendent en ce jour dans ces superbes lieux.

Est-il tems de rester auprès d'une Jalouse !

Va soupirer aux pieds de ta nouvelle Epouse.

Vante-lui ton ardeur, assure lui-ta foi ;

Tu

TRAGÉDIE. 61

Tu lui voles le tems que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à son sort unir ta destinée?
Hâte-toi de conclure un si doux hymenée,
La Sacrifice est prêt, & le Temple est orné;
On n'attend plus que toi. Cours, Epoux fortuné.

J A S O N.

Quoi! la Barbare encore & m'insulte & m'outrage!

Faut-il que par son art elle brave ma rage?
Je ne puis l'immoler à ma juste fureur!
Son sang appaiseroit Créüse & ma douleur!

M E D E E.

Oùi, Jason, à Créüse il faut quelque victime;

Et mon sang répandu doit effacer mon crime.
Sois content. J'ai versé le plus pur de ce sang.

J A S O N.

Comment!

M E D E E.

A tes deux Fils j'ai sçu percer le flanc.
Regarde ce poignard & cette main sanglante;
C'est de mon sang, du tien, qu'elle est teinte & fumante.

Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.

Crois-moi, sans t'occuper du soin de te venger,

Si déjà ton ardeur languit pour la Princesse;

Si tu fuis, Inconstant, ta nouvelle Maîtresse;

Cours du moins, Pere heureux, à tes Fils expirans,

Rends-leur les derniers soins, embrasse-les mourans.

J A S O N.

Ah! Barbare!

M E D E E.

En est-ce assez; & connois-tu Medée?

F



De son affreux pouvoir garderas-tu l'idée?
Oubliaras-tu sa haine, ainsi que son amour?

J A S O N.

Monstre, à tes propres Fils avoir ravi le jour?
Pourquoi sacrifier d'innocentes victimes?

M E D E E.

Ils étoient nez de toi, demandes-tu leurs crimes?

Ma trop juste fureur a dû les en punir;
J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir;
Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre;
Rompre ces derniers nœuds qui nous serroient
encore;

Et, pour mieux t'oublier, effacer sans retour
Jusqu'aux traces, Ingrat, de nôtre affreux
amour.

Ce n'est pas sans remords que je m'y suis for-
cée.

Tu m'en as inspiré l'audace & la pensée;
Tu m'as seul enhardie à ce cruel dessein,
Infidèle, & c'est toi qui leur perce le sein.

J A S O N.

Quoi! les Dieux irritez, pour te reduire en
poudre

Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la
foudre?

M E D E E.

Vengeurs des trahisons, Ennemis des Ingrats,
Les Dieux pour t'accabler ont employé mon
bras;

Et la foudre étoit trop peu pour punir ton of-
fense.

J'ai servi leur justice & rempli leur vengeance

Medée C'en est fait. Pour repaître & mes yeux & mon
monte cœur,

dans un Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur.

Char, Un spectacle si doux met le comble à ma gloi-
re:

TRAGEDIE.

63

Je savoure à longs traits ta peine & ma victoire-*trainé*
 re, *par dés:*
 Et je recouvre enfin ma gloire, mon repos, *Dra-*
 Mon Sceptre, mes Parens, la Toison & Col-gons.
 chos.

Je pars puisque ma fuite a pour toi tant de
 charmes,
 Lève encor jusqu'à moi tes yeux chargez de
 larmes.

Ingrat. Voi ces Dragons qui soumis à ma loi,
 Et plus reconnoissans, plus fideles que toi,
 Par des chemins nouveaux vont guider leur maî-
 tresse.

Tes vœux sont satisfaits, pour jamais je te laisse,
 Adieu; je t'abandonne aux horreurs de ton
 sort.

Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort. *Le*
Char
s'en-
vole.



SCENE DERNIERE.

JASON, IPHILE.

JASON.

Elle fuit; & ce Char l'enlevant dans les
 nuës,
 Ouvre à sa cruauté des routes inconnuës.
 La Barbare à mes yeux disparoît pour jamais;
 Elle brave ma haine après tant de forfaits;
 Et m'enleve en fuyant, malgré ma rage ex-
 trême.



64 ME DE'E, TRAGEDIE.

Beaupere, Enfans, Maîtreſſe, & ma vengeance
même.

Je ne puis la punir de tant de cruauté.

Le Ciel offre un aſile à ſon impieté.

C'en eſt trop. Terminons ma vie & mon ſup-
plice.

Je ne puis me venger ; il faut que je periffe.

Trop malheureux objets de l'amour de Jaſon,

Déplorable Créuſe ! infortuné Creon !

O mes fils ! jouiſſez de la ſeule vengeance,

il ſe Que les Dieux inhumains laiſſent en ma puis-
tuë. ſance.

IPHITE.

Ah ! Seigneur . . . il n'eſt plus. Quels horribles
malheurs

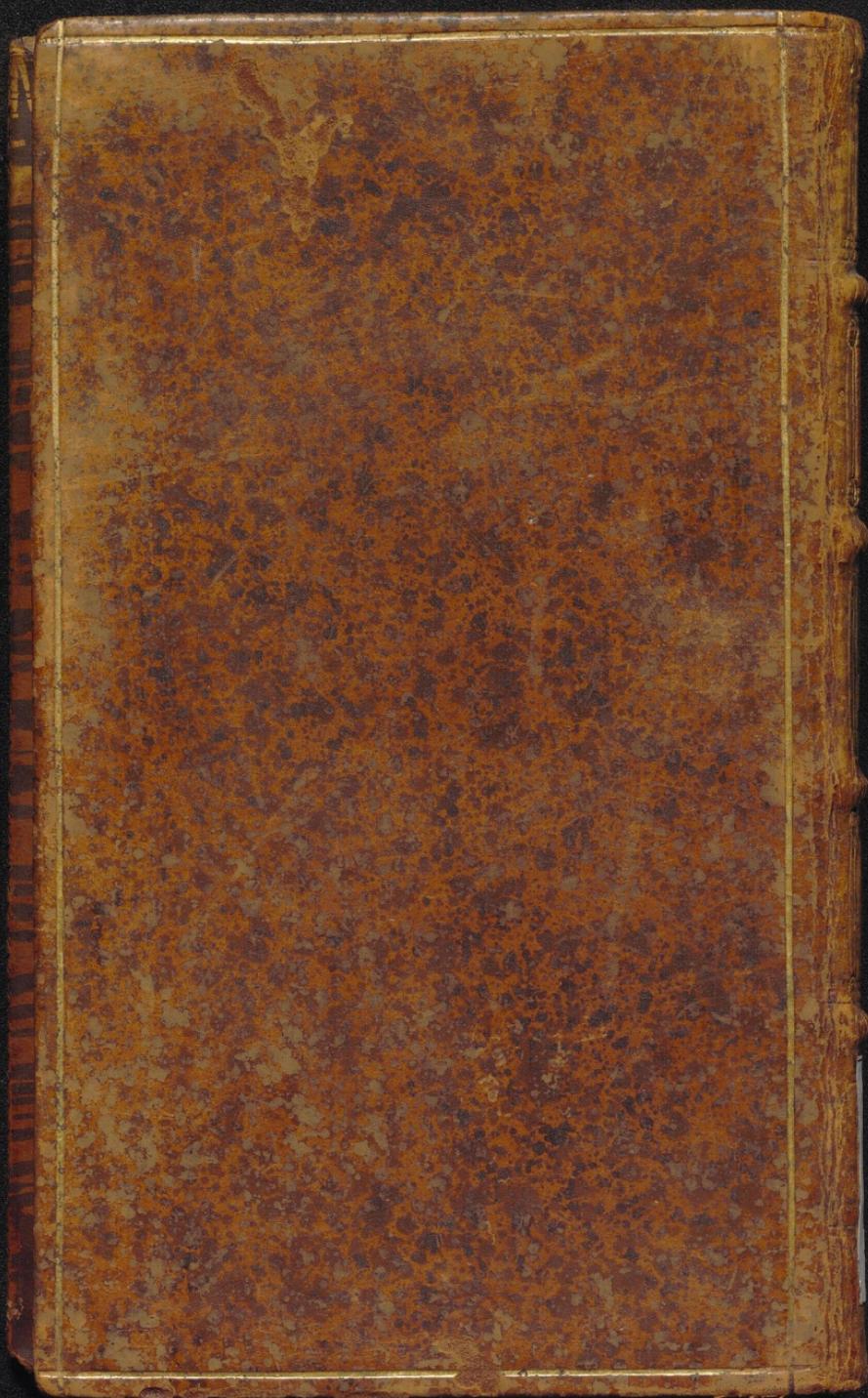
O trop funeſte Amour , produiſent tes fureurs,

F I N.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſieur le Chancelier, les Pièces
qui doivent compoſer le Theatre François ; & je n'y ai rien
trouvé qui deive en empêcher l'Impreſſion. A Paris le pre-
mier Novembre 1704. Signé, POUCHARD.





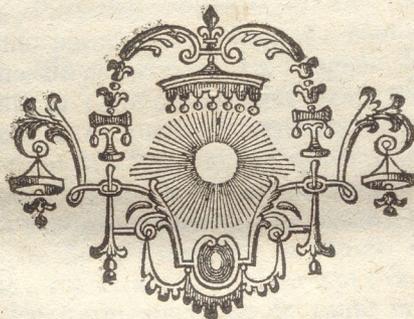
2

1

MEDÉE,

TRAGÉDIE.

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, Quay des
Augustins, à la Descente du Pont-
Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.

